

139. Mais Mohammed ben Khalfan Rumaliza me dit alors: « Moi aussi je veux aller à la Côte, mais je n'en ai pas les moyens. Je suis venu avec Juma ben Abdallah ben Salum el-Barwani; celui-ci est retourné à la Côte en me laissant toutes ses marchandises. Comme j'étais de sa suite, j'ai vendu les marchandises mais je n'ai obtenu que 40 *frasilabs*. Je n'ai pas de provisions ni de quoi payer des porteurs. Et Juma ben Abdallah a écrit chaque jour des lettres pour réclamer ses biens ».

Moi-même je vis une lettre d'Abdallah ben Isa (363) dans laquelle il écrivait à Mohammed ben Masud: « Prenez soin de revenir avec Mohammed ben Khalfan; s'il ne veut pas, demandez-lui ce qu'il a fait de l'ivoire de Juma ben Abdallah » (364). Au vu de cette lettre, comme moi et Ali ben Isa étions comme des frères et que Mohammed ben Khalfan était très déprimé, je lui dis donc: « Préparez-vous pour le voyage; le salaire des porteurs, les provisions, et vos hommes armés, tout cela je le prends à mon compte ».

C'est ainsi qu'il vint avec moi. Mohammed ben Saïd resta donc au Tanganyika pour attendre Msabbah. Nous nous mîmes en route; en arrivant à Mtowa, nous apprîmes que Msabbah était à la rivière. Il avait rencontré beaucoup de difficultés et dû payer de lourds droits de péage. J'envoyai des hommes pour le saluer. Dès que ceux-ci arrivèrent, le calme revint parce que tous les indigènes me craignaient très fort. Msabbah parvint enfin chez moi et me remit toutes les choses que Mohammed ben Masud lui avait confiées. Je pris ce qu'il me fallait et laissai le restant à Msabbah pour qu'il le fasse parvenir à Mohammed ben Saïd au Tanganyika.

Nous nous remîmes en route pour Tabora et Mohammed ben Khalfan m'accompagna. Nous traversâmes sans encombre l'Uvinza et arrivâmes enfin à Mgombero, puis nous traversâmes la savane. Nous formions une immense caravane car beaucoup d'Arabes firent le voyage avec nous: Hamed ben Saïd el-Wardi (365), Abdallah ben Sleman el-Khanjeri (366), Sleman ben Hamed er-Ruwehi (367), Sultan ben Rashid el-Gheti, Hamed ben Abdallah el-Ketchiri (368), Salum ben Hini et-Toki (369), Saïd ben Khamis et-Toki (370): tout un groupe d'Arabes d'au moins dix, sans compter tous les gens de la Côte.

140. A cette époque, tout le monde avait peur d'être surpris par Mirambo; à partir de Mgombero, nous empruntâmes la piste qui traverse la savane, mais nous la quittâmes dès que, dans l'Usoki, nous arrivâmes aux premiers villages du Tabora. Par peur, on ne suivait donc plus la piste passant à travers les villages. Pour cet autre chemin, il y avait un guide, nommé Katutuvira, un Munyamwezi. C'était un guide spécialisé et il était rémunéré pour guider les caravanes sur cette piste. Il connaissait parfaitement tous les points d'eau le long de celle-ci. Quand il disait: là et là, il y a de l'eau, il en était ainsi. Les gens qui venaient de Tabora, devaient inmanquablement engager Katutuvira et ceux qui revenaient du Tanganyika l'utilisaient tout autant.

Nous cheminâmes même de nuit jusqu'à ce que nous atteignîmes le point d'eau indiqué et alors, vers sept heures (1 h. de la nuit), on dressa les tentes (371). A l'aube, quelques-uns de nos hommes étaient allés chercher du miel sauvage dans la savane. Comme ils revenaient en toute hâte, je leur demandai ce qui se passait et ils me dirent: « Mirambo s'approche pour nous attaquer: quelques-uns de nos camarades ont été faits prisonniers; nous pensons que les captifs sont au nombre de quatre ». Immédiatement nos gens commencèrent à tresser des claies pour former un *boma*. Après une demi-heure — le quart à peine de notre *boma* était achevé — les hommes, qui avaient été capturés, rentrèrent au camp et nous dirent: « Quand les guerriers de Mirambo nous eurent capturés, ils nous demandèrent: Quels gens êtes-vous? Nous répondîmes: Des hommes de Hamed ben Mohammed, Tippo Tip. Là-dessus, ils nous remirent en liberté, en disant: Bon; dans ce cas, continuez votre route; nous autres, nous sommes des hommes de Mirambo et nous allons vers l'Ukonongo, notre pays; nous allons faire la guerre et en finir avec les villages de Simba. Nous avons des instructions de Mirambo de ne pas nous mettre en travers de Tippo Tip, d'aucune façon ».

Un peu plus tard, une trentaine d'hommes arrivèrent dans notre camp pour nous saluer. Quand ils repartirent ils me demandèrent du sel et je leur en fis remettre deux sacs. En partant, ils me prévinrent encore que le lendemain matin, ils passeraient tout près de nous pour aller plus loin. Effectivement, au matin,

ils passèrent, formant une grande armée; ils poursuivirent leur chemin et nous aussi, nous nous remîmes en route (372).

141. Tous les Arabes qui m'accompagnaient et même les gens de mon clan avaient très peur et ils me dirent: « Nous préférons rester ici aujourd'hui et repartir seulement demain ». Mais je leur répondis: « Alors, nous allons nous attarder dans ce pays sauvage? Ne soyez donc pas si lâches ». Et je les forçai à partir. Notre fameux guide, qui ne s'était jamais trompé de route, cette fois-ci pourtant se trompa. Alors que d'habitude nous arrivions à un point d'eau vers sept, huit heures (1-2 h. de l'après-midi), nous n'y arrivâmes que très tard dans la soirée. Nous marchions ainsi par étapes jusqu'à ce que, en Usoki, terre du Tabora, nous atteignîmes sains et saufs les confins de l'Unyanyembe. En Usoki, nous nous arrêtâmes deux jours; le troisième jour, nous repartîmes d'Usoki pour arriver le quatrième jour à Ituru, notre propre village. Par les soins de mon frère, Mohammed ben Masud, tout l'ivoire que j'y avais laissé, avait été évacué vers la Côte. Il n'y avait plus que les lots que j'y avais apportés lors de mon dernier voyage. Seulement c'était très difficile de trouver des porteurs, car c'était la saison où l'on défrichait les champs. Ainsi j'éprouvais beaucoup de peine à recruter des porteurs (373).

142. Naguère, comme j'étais sur le point de partir pour Ujiji (374), mon père, Mohammed ben Juma, alors encore en bonne santé, m'avait convoqué pour me dire: « L'homme ignore le jour de sa mort (375); mais si tu veux être vraiment digne de ma bénédiction, quand je mourrai, tu veilleras de tes deux yeux sur ta mère, Nyaso, la fille de Fundi Kira ». Je répondis à mon père: « S'il plaît à Dieu (376). Je m'occuperai de son bien-être encore plus que durant ta vie ». Ensuite il me rappela encore ceci: « Tu sais aussi l'inimitié qui règne entre elle et la famille de Sike, les enfants de Mkasiwa » (377).

A mon retour donc, Nyaso me traita avec le plus grand respect et elle n'entreprit rien sans me consulter. Quand je sus qu'il était impossible de réunir le nombre voulu de porteurs, je pris les devants et je laissai derrière moi Mohammed ben Masud el-

Wardi et Saïd ben Sultan el-Gheti, qui devraient me suivre plus tard.

143. Ces jours-là, des émissaires de Mirambo arrivèrent et me prièrent d'aller le trouver ou du moins d'envoyer mon fils. Je décidai d'envoyer mon fils, Sef ben Hamed. Quand les Arabes de Tabora apprirent ma décision, ils dirent: « De grâce, n'envoyez pas votre fils Sef ben Hamed, car il le tuera ». Je leur répondis: « On verra bien ». J'achetai des marchandises, des étoffes, des fusils et de la poudre: le tout constituant environ une cinquantaine de charges. Je remis tout cela à Khamis ben Sleman el-Hinawi et à un homme de la Côte, nommé Salum Bahari, qui accompagneraient Sef. Les membres de la famille de Khamis ben Sleman voulaient se rendre au Manyema. Hamed ben Rashid el-Habsi et Bilal ben Ali el-Gheti (378) voulaient aussi accompagner Sef, de même que l'affranchi Wad Juma (379). Les Arabes de Tabora les avaient intimidés grandement, néanmoins ils persistèrent dans leur résolution d'accompagner mon fils Sef. A leur arrivée dans l'Urambo, ils furent reçus avec beaucoup de marques de respect (380).

Pendant les Arabes de Tabora y envoyèrent aussi une dizaine de Wanyamwezi; ils les avaient habillés comme des affranchis et leur avaient donné l'apparence d'hommes ayant fait un long voyage. Ils leur avaient dit; « Allez auprès de Mirambo et, à votre arrivée, vous lui direz: Nous venons de la Côte; derrière nous une grosse armée est en marche, pour venir vous attaquer, vous Mirambo. Ce n'est pas une expédition ordinaire qu'elle a l'intention de faire. Seyyid Bargash a envoyé un grand nombre d'Européens. Nous nous sommes échappés de cette caravane armée pour vous avertir afin que vous soyez sur vos gardes (381). Si vous lui parlez de cette façon, Mirambo ne pourra pas ne pas tuer Sef ben Hamed et tous ceux venus avec lui. Comment Hamed ben Mohammed s'entend-il avec lui, alors que nous le combattons déjà depuis si longtemps? La paix viendra-t-elle de par les mains de Hamed ben Mohammed, alors qu'il n'était pas ici, mais bien loin, au Manyema ».

Quand Mirambo apprit cette nouvelle, il convoqua Sef et lui dit: « Dites à ces Arabes qu'ils rentrent chez eux demain. J'ai reçu d'étonnantes nouvelles; personnellement, je crois que

ce sont des mensonges, mais même si elles étaient vraies, vous pouvez en être sûr: votre père reste pour moi comme un vrai frère. Cependant j'exige que ces Arabes s'en aillent et que leurs porteurs ne sachent rien de ces nouvelles, sinon ils jetteront leurs charges et prendront la fuite; ce qui constituerait une grave perte pour eux ».

144. Alors mon fils, Sef ben Hamed, s'en alla dire aux Arabes et à mes hommes qui étaient avec lui: « Demain vous partirez et poursuivrez votre chemin; moi aussi, je veux rentrer à Tabora ». Les Arabes partirent, accompagnés d'hommes de Mirambo. Après deux jours, Sef ben Hamed reçut en cadeau cinq très belles pointes d'ivoire, pesant au total 9 *frasilahs* et quart, des habits neufs, des écharpes en soie, un manteau et quatre grands mouchoirs de tête. Mirambo lui donna également six de ses sujets; il les remit à Sef ben Hamed comme escorte. Hamed ben Mohammed devrait en amener trois à la Côte et les présenter à Seyyid Bargash, à qui ils devraient dire: « Puisque Hamed ben Mohammed a daigné me rendre une visite, je ne veux plus faire la guerre avec vous, Saïd Bargash. J'ai traité Hamed ben Mohammed comme un frère. S'il plaît à Dieu, il n'y aura plus de guerre entre nous. J'ai informé Hamed ben Mohammed de toutes mes intentions. S'il est vrai qu'une guerre est imminente, qu'il prenne ces trois envoyés avec lui à la Côte et qu'ils reviennent m'en informer; et si les nouvelles qu'on m'a communiquées, sont fausses, qu'ils reviennent également m'en rendre compte ».

Je pris des informations au sujet de cette prétendue guerre et j'appris que tous ces bruits étaient inspirés par la duplicité des Arabes de Tabora, jaloux de ce que, moi, je m'entendais bien avec Mirambo. Je renvoyai donc les trois hommes de Mirambo, en lui faisant savoir qu'il n'était plus question de guerre et que j'avais résolu de me rendre à la Côte avec les trois autres envoyés, et à laisser derrière moi Mohammed ben Masud et Saïd ben Sultan.

145. Le jour même où je voulus me mettre en route, Wissmann arriva à Tabora; il vint me trouver à Ituru, muni de lettres des gens de mon clan et des hommes à moi (382). Bwana Wiss-

mann venait du Kasai, il avait traversé toute la contrée du Rumami, sous ma domination, et avait atteint le Congo dans le pays du chef Kavamba (383). On l'avait aidé à passer à Nyan-gwe et, de là, au Tanganyika. A Tabora, il avait demandé: « Où se trouve Tippo Tip? » On l'avait conduit à Ituru où nous nous rencontrâmes. Il me dit: « Je vous ai toujours cherché; j'étais au Kasai et quand j'arrivai au Manyema, vous en étiez déjà parti. Vos gens m'ont très bien traité. Partout où je passais, je n'avais qu'à mentionner votre nom et tout ce dont j'avais besoin me fut fourni de suite. Maintenant, je vous ai enfin trouvé, mais je suis dépourvu de tout ». Je lui répondis: « Je suis disposé à vous fournir tout ce dont vous aurez besoin ». Je le pris donc avec moi, comme j'avais pris avec moi Mohammed ben Khalfan. Toutes ses dépenses et même celles de ses hommes, je les pris à mon compte. Ainsi nous parvînmes dans l'Ugogo. Notre caravane comprenait un bon nombre d'Arabes, au moins une quinzaine. Les Wagogo disaient: « Seul l'Européen doit payer le droit de péage ». Cela me causa de grands ennuis. Je versai de grosses sommes et je dus même payer des esclaves. Mais je n'en soufflai mot à Wissmann (384).

146. A notre arrivée à Mpwapwa (385), il voulut avoir des articles de troc pour se procurer des provisions. Je les lui fournis et ils s'en alla, prenant la piste de Mamboya; il dit que nous nous reverrions à la Côte (386). De notre côté, nous prîmes la piste de l'Usagara. J'envoyai Mohammed ben Khalfan en avant vers la Côte, avec des lettres pour Seyyid Bargash et pour Taria Topan. Peu de temps avant que j'atteigne la Côte, il vint à ma rencontre avec les réponses de Seyyid Bargash et Taria Topan. Arrivé à Bagamoyo, j'y laissai mes hommes et mon ivoire en dépôt chez l'Indien Yan Mohammed Hansraj, chargé d'affaires de Taria Topan. Ce Mohammed Hansraj s'occupait de nos affaires sur la Côte (387). Alors le neuvième jour du mois Muharram, je partis et j'arrivai à Zanzibar à quatre heures du soir (20 h.) (388).

147. Je me rendis encore chez Taria Topan, au milieu de la nuit. Il me demanda: « Veux-tu devenir gouverneur de Tabora? » Je lui répondis: « Pourquoi demandes-tu cela? » Il

me dit: « Parce que Seyyid Bargash a révoqué le gouverneur de Tabora, Abdallah ben Nasib, dans l'intention de te nommer à sa place ». Je répondis: « Je suis le grand chef de tout le pays du Manyema, comment veux-tu que j'ambitionne encore le gouvernement de Tabora? » Taria reprit: « Ecoute! si le sultan t'en parle, ne refuse pas. Moi, je lui en parlerai ensuite. Le caractère de Seyyid Bargash est tel qu'il se sent très offensé quand quelqu'un refuse une de ses propositions ». Je dis alors: « Compris ». Là-dessus, durant cette même nuit survint Mohammed ben Masud ben Ali el-Mugheri (389); il me parla dans les mêmes termes au sujet du poste de gouverneur à Tabora.

148. Je dormis et, le matin, me rendis de nouveau chez Taria Topan, qui présenta aussi son premier secrétaire, l'Indien Kanji Raibar (390).

En arrivant du Manyema à Tabora, dans la maison d'un Belge, Monsieur B. (391), j'avais rencontré un autre Européen, Belge lui aussi (392). Il devint un grand ami, mais quand je le rencontrai, j'ignorais son nom. Il appela un clerc-interprète et me dit: « Nous voudrions faire un accord avec vous; moi, je fournis les fusils et la poudre; vous, de votre côté, vous assurez le transport par porteurs. Vous retournez au Manyema. Les profits, nous les partagerons par moitié ». Je lui répondis: « Je suis un sujet de Seyyid Bargash; le pays du Manyema, qui est sous ma juridiction, est placé sous l'autorité de Seyyid Bargash et moi aussi bien que ce pays. Je ne peux rien entreprendre sans son autorisation ». Il me répondit: « Je n'ai rien à voir avec le Sultan. Vous êtes le maître du Manyema et là-bas tout le pouvoir est entre vos mains. Si vous acceptez, nous sommes d'accord; si vous refusez, nous n'avons plus rien à nous dire sur cette affaire ». Je lui dis encore: « Je ne peux rien entreprendre sans l'autorisation de notre Maître », et je me retirai (393).

149. Le matin qui suivit mon arrivée à Zanzibar, à la première heure (7 h. du matin), j'eus une entrevue avec le Seyyid. Il me demanda: « Quelles nouvelles de l'intérieur et du Manyema? » Je lui répondis: « Les nouvelles sont bonnes ». Jusqu'à ce jour, je n'avais pas fait la connaissance de Seyyid Bargash; car il était arrivé au pouvoir seulement après mon départ pour l'intérieur

et quatorze ans s'étaient passés depuis ce départ jusqu'à mon retour à Zanzibar. Je lui fis part aussi de la proposition du Belge et il me dit alors: « J'avais pensé à vous nommer gouverneur de Tabora, mais maintenant je pense qu'il vaut mieux que vous alliez au Manyema; ne vous attardez pas ici ». Je répondis: « J'ai encore beaucoup d'ivoire à Tabora », mais il répliqua: « Décidez-vous maintenant. Que votre frère amène l'ivoire ici; Mohammed ben Masud le fera tout aussi bien ». Je répondis: « Oui, cela ira. Je repartirai pour le Manyema ». Or, un Belge venait justement d'engager cinq à six cents porteurs, qui devaient se rendre au Congo (394). Immédiatement, il reçut l'interdiction de partir avec ces porteurs. Mais le consul anglais s'en mêla et ainsi il obtint quand même quelques affranchis; mais les esclaves furent rendus à leurs maîtres (395).

150. Quand j'eus terminé mon récit, je sollicitai la permission de me retirer et Seyyid Bargash me dit d'aller trouver Taria Topan. Trois hommes y arrivèrent en même temps que moi; l'un apporta 2.000 roupies, le deuxième une malle contenant des habits, un manteau brodé d'or et d'argent, un kaftan blanc, une écharpe, un châle, deux pièces de turban, quatre écharpes-ceintures, six longues chemises, deux paires de souliers, deux flacons de parfum, l'un contenant de l'essence de roses, l'autre de la lavande, chacun d'une valeur de dix onces d'argent, et en outre un poignard et un sabre d'or, tous les deux d'une grande valeur; il y avait encore un anneau avec diamants et une montre en or. Quiconque voyait cela, s'extasiait d'étonnement. Puis tout à coup, arriva Abdallah ben Nasib, l'ancien gouverneur de Tabora. Voyant toutes ces choses de valeur, il en resta comme pétrifié. Quand je partis, il m'invita et m'offrit du café; il me questionna: « Seyyid Bargash t'a-t-il proposé de devenir le gouverneur du Tanganyika? » Je lui dis donc: « Ne sais-tu pas que le Manyema est mon domaine? » J'ai plus de sujets sous ma domination qu'il y en a dans tout l'Unyamwezi, tout le territoire de Tabora et tout le Sukuma (396). Alors, comment pourrais-je souhaiter devenir gouverneur? »

Six ou sept jours plus tard, Abdallah Nasib mourut (397). A peu près vers la même époque Bwana Wissmann apparut; il alla loger chez Asfal (398). Il fit le compte de toutes les mar-

chandises qu'il avait obtenues de nous: il y en avait pour 300 dollars. Je lui comptais les marchandises au prix que je les avais achetées à Tabora et je ne lui dis rien des droits de péage que j'avais payés pour lui. Il me demanda cependant: « N'y a-t-il pas d'autres frais à payer? » Je lui dis: « Non, je n'ai pas d'autres comptes à vous présenter ». Il me paya 300 dollars, mais je les refusai et je lui demandai de m'acheter en Europe un fusil semblable au sien.

151. Lorsque j'arrivais à Zanzibar, il y avait un consul anglais qui était borgne. Je n'ai pas retenu son nom, mais il avait à son service un nommé Mister Home (399). Ils me traitèrent avec beaucoup d'égards. Mon Dieu, ce fut magnifique! (400). Chacun d'eux me fit cadeau d'un excellent fusil et ils me reçurent avec beaucoup d'honneur. De son côté, Seyyid Bargash me pressa de partir. Quand je lui fis remarquer qu'en ce moment il était très difficile de trouver des porteurs, il signa une ordonnance interdisant d'engager des porteurs, sauf pour moi, Hamed ben Mohammed, et cela jusqu'à ce que j'eusse terminé mes affaires. Taria Topan, quant à lui, m'offrait un crédit illimité: tout ce que je souhaitais prendre, je pouvais le prendre. Je choisis une quantité énorme de marchandises et chaque jour j'expédiai des marchandises à Bagamoyo. Avant de partir, je reçus encore la visite de Sir John Kirk, que j'avais connu jadis. Il éprouvait pour moi une grande sympathie et il me demanda quelle était la situation dans l'Ugogo. Je lui dis: « Très mauvaise ». Alors il me dit: « Pourquoi alors ne voulez-vous pas suggérer au Sultan qu'il vous envoie pacifier les Wagogo? » J'informai le sultan de ces propos, mais il me dit: « Laisse-là toute autre préoccupation; contente-toi de partir et rends-toi au Manyema (401).

152. Avant mon départ (402), Mohammed ben Masud el-Wardî arriva, amenant avec lui tout le restant de mon ivoire. Mais Saïd ben Sultan el-Gheti était décédé tout près de la Côte. Après l'arrivée de Mohammed ben Masud avec l'ivoire, je restai encore un certain temps pour régler la vente de mon ivoire (403). Ensuite je dis à Ali ben Isa: « Procure des marchandises à Mohammed ben Khalfan; il est de ton clan ». Mais

il répondit: « Je ne peux donner des marchandises à Mohammed ben Khalfan, car on ne peut lui faire confiance ». De même Juma ben Abdallah se récria et refusa de lui fournir quoi que ce soit. Alors je lui dis: « Suivez-moi ». Je lui remis des marchandises à moi et je le pris avec moi. Dans tout Zanzibar et sur la Côte, personne ne lui aurait donné à crédit pour 1.000 dollars. C'est pourquoi, je le pris avec moi et ce fut moi qui l'équipai.

V. QUATRIÈME VOYAGE (août 1883-décembre 1886)

153. Quand j'arrivai à Tabora, c'était la saison où les gens cultivaient leurs champs et les porteurs étaient difficiles à trouver. Et j'avais aussi à pourvoir aux besoins de Mohammed ben Khalfan et de son frère Nasur ben Khalfan (404). A mon arrivée à Tabora, mes gens du Manyema s'y trouvaient déjà: Khamis ben Sleman en-Nebhani (405) et Salum Bahari. Ils avaient apporté environ 250 *frasilabs* d'ivoire et des lettres de Mohammed ben Saïd el-Murjebi Bwana Nzige. Il m'écrivait que mes gens du Manyema se rebellaient et que mes esclaves ne voulaient pas lui obéir. « Je ne peux plus maîtriser la situation. Si vous avez avec vous beaucoup de marchandises, mieux vaut les entreposer là où vous êtes. Je vous fais aussi apporter de l'ivoire, mais beaucoup a déjà été perdu. Si vous n'arrivez pas vous-même, tout sera perdu. Il faut savoir quels sont, parmi les marchandises, les articles les plus recherchés, mais de l'ivoire, il y en a ».

154. J'aurais voulu me mettre en route tout de suite mais on ne trouvait pas de porteurs. J'envoyai un courrier à Mirambo qui ne se fit pas prier et m'envoya 200 porteurs. Je pris avec moi de la poudre, des fusils et quelques marchandises, laissant tout le reste à Tabora. A Mohammed ben Khalfan, je donnai l'ordre suivant: « Tout l'ivoire venu du Manyema, tu l'enverras à la Côte; pour les marchandises tu trouveras des porteurs ici; tu les feras suivre toutes au Manyema ». Il y avait là des marchandises pour une valeur globale de 80.000 dollars. Alors je me mis en

route, traversant le pays de Mirambo. Les gens de Tabora me dirent: « Si vous passez par le pays d'Urambo, Mirambo vous tuera ». Mais je répondis: « Peu importe, on verra ». Alors quelques gens de Tabora se hâtèrent chez Mirambo pour lui dire: « Quand Hamed ben Mohammed arrivera, il vous attaquera ». Bref, il y eut moult discussions de part et d'autre. Mais je continuai ma route et à mon arrivée, nous nous saluâmes mutuellement et Mirambo me traita avec beaucoup d'égards. Une solide amitié s'établit entre nous. Il me fit présent de 50 *frasilabs* d'ivoire; de mon côté, je lui offris un fusil avec chargeur, une belle écharpe en soie colorée et deux ballots d'étoffes, et en outre une quantité de poudre. J'y restai six jours; le septième, il me dit: « J'avais expédié de l'ivoire à Seyyid Bargash, mais il l'a refusé. Cependant je veux encore lui envoyer quarante pointes, et cinq pointes pour Taria, plus trois pointes pour Mohammed Hansraj ». A Nasor ben Sleman aussi, il envoya trois pointes (406).

155. D'Urambo, je me dirigeai vers Ujiji sur le Tanganyika, et de là, sans tarder, vers le Manyema. J'y arrivai le 27 du mois Rajab; le 29 du même mois, j'entrai à Kasongo. Ainsi le mois prit fin et le premier du mois Sharaban, je quittai Kasongo pour Nyangwe, où j'arrivai le deux du mois. Je m'arrêtai un jour à Nyangwe, le troisième jour du mois, afin de saluer mes amis. Le 4, je m'embarquai et après avoir navigué deux jours sur le fleuve, j'arrivai enfin aux confins du Marera, mon domaine (407). Après mon arrivée chez le chef Rusuna, je rassemblai une armée et partis faire la guerre dans toutes les terres qui s'étaient rebellées: l'Ukusu (408) et la contrée du Rumami. Durant trois mois, je les combattis et alors ils se soumirent complètement. Juste à mon arrivée, Mwinyi Dadi ben Mdoe, originaire de la Côte, que j'avais laissé derrière moi dans ces régions, venait de mourir. Je le remplaçai dans sa fonction par mon jeune esclave Ngunguru Tita (409). Mais les indigènes ne voulaient rien savoir de lui; alors je leur expliquai: « Celui dont vous ne voulez pas, occupe cette place avec mon approbation; quiconque refusera de lui obéir, je lui ferai donner le fouet jusqu'à ce qu'il obéisse ». A partir de ce moment, tous les indigènes le craignaient.

156. Ces jours-là m'arriva une lettre de Juma ben Salum, surnommé Merikani, auprès de qui j'avais déposé une partie de mon ivoire. Il m'écrivait: « Je suis retenu prisonnier par Kasongo Karombo, le chef d'Urua, à qui tous les Warua payent tribut. Il m'a trompé en me faisant dire de façon mensongère qu'il y avait beaucoup d'ivoire chez lui et qu'il fallait envoyer des porteurs pour venir le prendre. Tout cela n'était que mensonge pour m'attirer dans l'Urua chez le chef des Warua. A mon arrivée, tous les Warua craignaient d'apporter leur ivoire, de peur d'être volés. On m'a dérobé beaucoup de marchandises et aussi une dizaine de pointes d'ivoire. Puis il ne voulait pas me laisser repartir. Je vous en prie, quand vous serez là, ayez la bonté de venir me libérer ». Il avait envoyé des lettres semblables aux membres de son clan à Nyangwe, mais comme ceux-ci ne bougeaient pas, je décidai de partir sur-le-champ et j'envoyai des hommes à Kasongo chercher de la poudre et des perles.

157. Je décidai de partir sans tarder pour Ukosi (410), dans l'intention d'y acheter du cuivre, car il y en a beaucoup. Je traversai la rivière Rumami pour arriver chez Lupungu, chef du Rumami, qui était mon vassal (411). Je poursuivis mon voyage et, après un mois, j'atteignis l'Ukosi. Il y avait d'immenses villages et beaucoup de vivres. Mais à chaque village où nous arrivions, les indigènes prenaient la fuite, abandonnant à la fois village et vivres. Dans l'Ukosi, le nom de Tippto Tip était mort; ils m'appelaient Mkangwanzara, ce qui signifie: qui n'a peur de rien si ce n'est de la famine peut-être, mais pas du tout de la guerre (412). A mon seul nom, les indigènes prenaient la fuite, immanquablement. En six jours; j'achetai environ 700 *frasilabs* de cuivre. Pour une *frasilab* de perles, j'obtins de 5 à 5 *frasilabs* et demie de cuivre.

158. Quand j'eus acheté suffisamment de cuivre, je pris la direction du Nord, pour me rendre auprès du chef Kasongo Karombo. Durant onze jours, je traversai de gros villages, jusqu'à ce que j'arrive là où se trouvait Juma ben Salum, surnommé Merikani. Dans cette localité, il y avait au moins trois mille habitants, tous ivrognes invétérés. Je ne vis qu'un seul homme, un Islamite, nommé Musa, un jeune homme originaire de Mkami,

qui n'était pas ivre (413). Je traversai le village, à la recherche de la *barza*. Juma ben Salum s'y traîna pour me saluer et aussitôt s'affaissa dans un sommeil d'ivrogne (414).

159. Le lendemain matin, je fis savoir au chef ce qui suit: « Je suis venu chercher mon frère. Rends-moi l'ivoire que tu as dérobé, ainsi que les perles appartenant à Juma, celles qu'il a soi-disant perdues, sinon c'est la guerre entre nous ». Aussitôt le chef me fit apporter l'ivoire et toutes les autres marchandises appartenant à Juma. En outre, il me fit présent de vingt autres pointes. Là-dessus, je lui remis aussi un cadeau. Je séjournai là dix jours, puis je voulus aller plus loin. Mais Juma me dit: « Je ne puis partir sur le champ. Je vous en prie: inspirez à Kasongo Karombo une crainte salutaire. Dites-lui, par exemple, que je suis votre frère et qu'il doit bien s'entendre avec moi: Si tu le traites mal, ce sera très mauvais pour toi car alors je reviendrai te châtier. Et quand il voudra partir, tu le laisseras s'en aller comme il voudra ». Je répétai ce petit discours devant le chef; il fut content et me dit: « Ne craignez rien, je n'ai rien contre Juma, il est en sécurité chez moi ».

160. Dans chaque village, on voyait trois à quatre cents hommes auxquels on avait coupé, soit le nez, soit les oreilles, soit l'un ou l'autre bras. Je dis bien, dans chaque village. Ces villages dépendaient du grand chef des Warua, Rungu Kabare. Celui-ci fut un véritable tyran et les territoires d'Urua, Irande, Manyema et l'autre rive du Rumami avaient été constamment ravagés par lui. Chaque fois qu'il allait au combat, il envoyait devant lui tous ceux auxquels on avait coupé les bras, le nez, les oreilles et ainsi il terrorisait ses adversaires. Quand il faisait la guerre, à la tête de son armée, marchaient ainsi plus de sept mille personnes; dès que ces gens horribles apparaissaient, les Warua tremblaient de peur (415). Mais à la mort de Rungu Kabare, ses descendants se disputèrent entre eux et leur pouvoir diminua. Jadis, ils avaient même atteint Mtowa et leur expansion de ce côté fut seulement arrêtée par le lac Tanganyika, sinon ils seraient même parvenus jusqu'à Ujiji.

161. Je fis mes adieux à Juma ben Salum et je poursuivis mon voyage jusqu'à ce que j'arrive au village de Kasongo Rushie.

Partout où je passais, les habitants m'étaient soumis. Nous étions dans les territoires de Ngongo (416). Je lui avais donné plus de dix mille fusils, sans compter ceux qu'il possédait déjà auparavant. Jamais je n'avais encore rencontré un esclave aussi fidèle que ne le fut Ngongo envers moi. Tout ce qu'il acquérait, il me le remettait. Je pouvais lui confier toutes mes affaires et lui laisser le soin d'exercer l'autorité sur ce pays. Je partis et redescendis vers Nyangwe. J'arrivai à ma résidence et j'y demeurai un mois. Puis j'y laissai mon fils Sef ben Mohammed, et Mohammed ben Saïd Bwana Nzige.

162. Quant à moi, je me remis en route, accompagné de trois mille hommes armés de fusils et de six mille hommes non armés. Je me rendis à Stanley Falls (417). Quand nous arrivâmes, je trouvai à proximité de notre village deux Européens, l'un s'appelait Monsieur V. (418) et l'autre Monsieur Gl., de nationalité suédoise (419). Nous nous entendions fort bien et je devins leur grand ami. L'un d'eux me dit: « Voici mon ami; il veut aller à Zanzibar par Tabora, mais il n'a ni porteurs ni articles d'échange ». Je lui répondis: « Cela ne fait rien. Je lui donnerai des guides qui le conduiront à Kasongo. Là, il recevra des articles de traite autant qu'il voudra, ainsi que des porteurs, pour pouvoir atteindre la Côte. Tous les frais jusqu'à la Côte, je les prends à mon compte ». C'est ainsi qu'il put partir et arriver à Zanzibar. Je lui remis une lettre pour le consul anglais et une autre pour Seyyid Bargash, afin qu'à son arrivée, il soit traité avec honneur et dignité. Puis de Zanzibar, il rentra en Europe.

163. Après mon arrivée à Stanley Falls, j'organisai environ une vingtaine de caravanes; la plus importante fut mise sous les ordres de Salum ben Mohammed (420) et de Mwinzi Amani, mon fils né à la Côte (421). Je leur remis beaucoup de cuivre, car ils allaient vers la région du Rumami. Mais, par là, ils n'obtinrent pas d'ivoire; il se tournèrent alors vers le Congo, descendirent le fleuve jusqu'à l'Usoki (422); ils remontèrent cette rivière durant cinq jours contre un fort courant. Ils atteignirent alors un très grand village dont tous les habitants avaient pris la fuite. La caravane dormit sur place, mais la nuit elle fut attaquée

par surprise et plus de mille cinq cents de nos hommes furent massacrés. Les survivants revinrent sans avoir pu faire quoi que ce soit; ils étaient très abattus, car ils rentrèrent à Stanley Falls sans même une *frasilab* d'ivoire (423). Des autres expéditions, chaque homme rapporta de l'ivoire. En tout et pour tout, ils ramenèrent environ 2.000 *frasilabs* d'ivoire. Durant tout ce temps, Seyyid Bargash m'envoyait courrier sur courrier, m'écrivant de tout mettre en ordre. Je lui répondis: « Si vous voulez que je m'occupe de tout, envoyez-moi davantage de soldats et des munitions. Si cela vous est impossible, je ne pourrai absolument rien faire » (424). Par après, il m'écrivit de venir le voir de toute urgence (425).

164. L'ivoire étant arrivé, je partis pour Nyangwe et pour Kasongo (426). Là, je trouvai 900 *frasilabs* d'ivoire, provenant des territoires de Marera, Ibare, Kasongo Rushie et du Rumami et amenées là par les soins de Ngongo. Aussitôt je m'appliquai à rassembler des porteurs indigènes pour assurer le transport de l'ivoire jusqu'au Tanganyika (427). Mohammed ben Khalfan Rumaliza m'apprit par lettre: « Nos congénères au Tanganyika s'efforcent de me dépouiller des territoires de l'Urundi, de l'Uvinza et de Masanze (428). Toutes les marchandises que vous m'aviez laissées sont entreposées à Uvinza. Je vous prie de m'envoyer de vos esclaves armés ». Je lui envoyai donc cinq cents fusils et un homme pour chaque fusil et je lui écrivais que je viendrais aussi moi-même et que s'il se trouvait dans l'Uvinza, il devait m'attendre à Ujiji.

165. Je quittai Kasongo pour Ujiji et j'y rencontrai Mohammed ben Khalfan Rumaliza (429). Je lui demandai s'il avait de l'ivoire et il me répondit que les marchandises étaient à Uvinza mais qu'il n'avait pas eu l'occasion des faire des achats. Je continuai mon chemin pour me rendre à Tabora. A Ujiji, j'avais trouvé mes porteurs Wanyamwezi; ils transportèrent tout mon ivoire, à part quelques lots; je chargeai Mohammed ben Khalfan de me les faire parvenir à Tabora, dès qu'il aurait trouvé des porteurs.

166. Je continuai ainsi mon voyage et je parvins à Tabora où je trouvai un certain Monsieur G., un Allemand. Il voulait se joindre à ma caravane et m'accompagner à la Côte. Il me raconta que là, à Tabora, une pointe d'ivoire lui avait été volée par un nommé Mohammed ben Kasum. Et plus grave encore: un jour, vers le soir, il était assis sur une chaise, quand quelqu'un avait tiré sur lui deux balles et environ une quarantaine de plombs de gros calibre. J'en vis les traces en haut dans le mur; je mesurai alors la distance entre l'endroit où il se trouvait et l'endroit où les balles avaient pénétré dans le mur. Cette distance n'était que d'un pouce. Je dis: « Bon, ça va ». Il me dit encore: « Je n'ose plus rester ici, car je vais perdre tout l'ivoire que j'ai encore. Durant le jour, je ne crains pas tellement, mais la nuit, j'ai peur » (430).

A peu près en même temps parut un autre Européen; il se nommait Docteur J. (431); je pense que c'était un Russe. Il était venu de Khartoum, avait passé par Wadelai où il avait vu Emin Pacha; puis il avait continué sa route en passant par l'Uganda. Quand il arriva à Ujui, il apprit que Tippo Tip était à Tabora et voulait descendre à la Côte (432). Il vint me trouver tout de suite et me dit: « Je souhaite que nous puissions voyager ensemble vers la Côte. Je vous prie de me procurer des porteurs qui porteront ma femme et mes bagages ». Je marquai mon accord et nous nous apprêtâmes à partir (433).

167. Nous arrivâmes à Ituru et nous y passâmes la nuit. A six heures (minuit), on tira sur Monsieur G(iesecke). Le Dr. J(unker) vint tout de suite, car sa tente était proche de l'autre. Moi aussi, j'allai vite voir et je constatai qu'il était gravement blessé. Cette même nuit, j'envoyai des messagers à Kibarabara, où résidaient des missionnaires français pour les mettre au courant (434). Moi-même, je me rendis en hâte à Tabora; j'arrivai à huit heures (2 h. du matin) chez Zid ben Juma et je lui dis: « Vous avez causé ma perte. Ce n'est pas l'Européen que vous avez frappé, c'est moi-même » (435). Zid ben Juma répondit: « Personne d'autre n'a tiré sur l'Européen sinon Mohammed ben Kasum (436). Entendant des coups de fusil la nuit, j'ai cru qu'il rentrait ici ». Le matin, Zid ben Juma fit convoquer tous les Arabes et il envoya aussi un courrier au chef (Sike). Là-dessus

arrivèrent des messagers de Sike, qui m'envoya également son homme de confiance Sungura (437); il me fit dire qu'il ne savait rien. Mais nous savions qu'il était de connivence avec Mohammed ben Kasum. Beaucoup d'autres Arabes arrivèrent et, parmi eux, se trouvait aussi Mohammed ben Kasum. Puis, à l'improviste, arriva encore un Anglais qui était dans l'Urambo (438). Ce fut une grande palabre. Tous les Arabes disaient: « Nous ne savons rien de ce qui s'est tramé ». Mais Sleman ben Zahir el-Jabin se dressa, et, en présence de Mohammed ben Kasum, s'exclama: « Personne d'autre n'a tiré sur l'Européen sinon Mohammed ben Kasum, car nous savons tous que c'est un grand bandit ». Et Mohammed ben Kasum répondit: « Quant au vol de l'ivoire, oui, c'est moi qui l'ai volé; mais je n'ai pas tiré sur cet Européen. Oserais-je tuer quelqu'un qui voyage sous la protection de Hamed ben Mohammed? Jamais je n'oserais faire telle chose ». Sleman reprit: « C'est toi qui l'as fait et personne d'autre. Donnez-en l'ordre, Hamed ben Mohammed, et nous l'enchaînerons; nous vous le remettrons et vous le conduirez à la Côte ». Mais je répondis: « Arrêtez-le vous-mêmes, gens de Tabora » (439). Après cela, l'Anglais venu d'Urambo, me dit: « Partons et allons voir comment se porte Monsieur G(iesecke) ». Nous partîmes pour Ituru et nous trouvâmes le Dr. J(unker) qui nous dit: « Les missionnaires ont emmené Monsieur G(iesecke) ». Nous allâmes nous coucher et le lendemain matin, je me rendis avec le Dr. J(unker) et l'Anglais chez les missionnaires. Nous y trouvâmes Monsieur G(iesecke). Il me dit: « Cela ne va pas bien, Dieu le sait. L'ivoire, que j'avais avec moi, a causé ma perte. Si vous m'abandonnez à mon sort, tout sera perdu; c'est pour-quoi, je vous en supplie, prenez cet ivoire avec vous et remettez-le à mes amis à la Côte. Dites-moi ce que je vous devrai pour ce service ». Je lui répondis: « Je ne vous demande rien pour ce transport, mais demandez à ces Européens, les Pères français, l'Anglais et le Dr. J(unker) qu'ils en fassent l'inventaire et je m'en chargerai ». Il me dit en outre: « Laissez huit hommes à ma disposition pour m'aider ».

Je retournai ensuite avec les Européens à Ituru, où ils firent l'inventaire de l'ivoire. Quand ce travail fut terminé, les missionnaires retournèrent à leur poste et l'Anglais me demanda des porteurs pour le conduire à Tabora.

168. Quant à moi, après deux jours, je partis pour la Côte et arrivai à Bagamoyo (440). J'y trouvai une lettre de Seyyid Bargash, dans laquelle il me fit savoir: « Dès que vous arriverez à Bagamoyo, dépêchez-vous de venir à Zanzibar ». Cependant je passai la nuit sur place; au matin, je traversai le détroit et me rendis chez le Seyyid à trois heures (9 h. du matin). Il s'enquit de mes voyages; je lui racontai tout ce qui m'était arrivé du début à la fin. Il me demanda quels étaient mes projets; il me dit de reprendre mes voyages et de ne pas perdre mon temps à Zanzibar. Je lui répondis que de toute façon je devais me reposer quelque temps, d'autant plus que c'était la saison des pluies et qu'alors le ravitaillement était trop aléatoire. Je lui communiquai mon intention d'attendre la bonne saison. Je lui dis: « Néanmoins, commandez et j'exécuterai vos ordres ». Alors il me dit: « Hamed, vous m'excuserez, mais autant vous le dire franchement: je ne veux plus rien savoir du continent. Les Européens veulent me prendre même Zanzibar, comment pourrais-je garder la terre ferme? Ceux qui sont morts sans avoir vécu ce qui se passe maintenant, ont été plus heureux. Pour le moment, vous êtes encore étranger ici, mais vous verrez rapidement quelle est la situation » (441). Quand j'entendis ces paroles, je compris que plus rien ne nous restait. J'étais là le deuxième mois lorsque j'appris que Mister D. qui était à Stanley Falls, s'était battu contre les Arabes et qu'il avait dû s'enfuir (442).

169. Le troisième mois de mon retour, Stanley apparut (443) avec une dizaine d'Européens (444) et nous nous rencontrâmes chez le Consul, Mister H (Olmwood). Il me dit: « Nous voulions nous rendre directement de l'Europe à la Côte Ouest, mais en apprenant que vous étiez momentanément à Zanzibar nous avons préféré passer par ici. Nous avons deux propositions à vous faire. La première: nous désirons que vous acceptiez de devenir gouverneur au nom de la Belgique et que vous arboriez aussi le drapeau belge dans les territoires qui sont sous votre domination; la seconde: que vous nous procuriez des hommes pour ramener Emin Pacha ». Je leur répondis: « Il faut que d'abord je voie Seyyid Bargash, puisque moi-même et mes territoires, nous dépendons de lui ». Mais ils répondirent: « Vous seul vous y commandez: le Manyema dépend de vous; vous seul en êtes

le maître ». Et avec l'aide de Mister H(olmwood), ils élaborèrent une convention dont ils me firent lecture.

J'emportai ce document et je le montrai à Seyyid Bargash, en le mettant parfaitement au courant. Le Seyyid me dit: « Allez-y, Hamed, et vous ferez comme bon vous semblera ». Je répliquai: « Mais ils ne me paient que très peu, seulement 30 livres d'or par mois ». Il me répondit: « Même s'ils ne vous payaient que 10 livres, il faudrait accepter: d'ailleurs vous continuerez à vous occuper de vos affaires » (445). Trois jours plus tard, nous partîmes, j'avais pris avec moi une centaine d'hommes pour m'accompagner (446). A Mohammed ben Masud el-Wardi, je donnai l'instruction d'expédier au Manyema pour 30.000 dollars de marchandises. Avant de quitter Zanzibar, Stanley et moi, nous fîmes une visite d'adieu à Seyyid Bargash. Il fit présent à Stanley d'une bague sertie de diamants et d'une épée; à moi il fit cadeau d'une montre en or et de 2.000 roupies (447).

VI. CINQUIÈME VOYAGE (février 1887-août 1891)

170. Nous naviguâmes douze jours ou vingt-quatre *wadha* (448), et nous accostâmes au Cap de l'Amiral (449). Nous jetâmes l'ancre durant un jour et beaucoup d'Européens montèrent à bord, des hommes et des femmes, pour me saluer. Mais je ne descendis pas à terre. Le lendemain, à sept heures (1 h. de l'après-midi), nous levâmes l'ancre et dans l'après-midi nous arrivâmes à Capetown. Nous restâmes au large et seulement le lendemain matin nous entrâmes au port. Dans la matinée, nous restâmes encore à bord mais le lendemain matin nous descendîmes à terre et à pied nous allâmes visiter les *Queen's Gardens* (450); le retour se fit en carrosse. L'après-midi nous quittâmes le port de Capetown; nous subîmes du gros temps, ce qui était pénible car le bateau se ressentit beaucoup du roulis. Mais dans l'après-midi la mer devint très calme et c'était comme si le bateau avançait sur un tapis. Nous naviguâmes encore huit jours ou seize *wadha*, avant d'accoster à Banana.

171. Deux jours pleins, nous restâmes à bord; le troisième jour, je descendis à terre et visitai la factorerie hollandaise, où l'on me témoigna beaucoup d'honneur (451). Quand je partis de là (452), ils me remirent des lettres pour leur compatriote, Gr. (453) à Kintambo, Stanley Pool (454). Nous partîmes pour Matadi; de là nous suivîmes la route pour le Haut; comme c'était la saison des pluies, nous ne faisons que de courtes étapes; après quinze jours, nous arrivâmes à Kintambo, Stanley Pool (455). Ici, je remis sa correspondance à Gr(eshoff) et il me dit: « Laissez-moi un de vos hommes, avec lequel je pourrais me rendre à Stanley Falls ». Je lui laissai Naimu, un de mes hommes (456). Ensuite nous continuâmes notre voyage par bateau, en passant par Ukuti (457) et Bangara (458). Partout où nous passions, les Européens avaient déjà élevé des bâtiments et partout aussi les Européens me traitaient avec la plus grande déférence. Les Belges ne manquaient pas de prestance! (459).

172. Finalement nous arrivâmes à l'affluent Usoko, appelé plus en amont Mature (460). Stanley se dirigea avec ses vapeurs vers les villages où autrefois beaucoup de nos hommes avaient été tués, lorsqu'ils arrivèrent dans ces parages avec Salum ben Mohammed (461). C'est sur cette rivière que Stanley naviguait maintenant avec ses vapeurs. Au Major (462) il donna un vapeur pour nous conduire à Stanley Falls. J'avais demandé à Stanley de me donner de la poudre pour pouvoir armer les cinq cents hommes que je devais lui fournir, au moment où je les lui amènerais. Mais il m'avait répondu: « Je ne peux pas vous en donner en ce moment, car j'en ai à peine assez pour moi, mais vous pourrez en acheter à Stanley Falls même ».

J'avais reçu aussi quantité de drapeaux belges que je devais arborer dans tous les territoires sous ma juridiction. A Stanley Falls, j'ai arboré de suite le drapeau belge et mes gens en firent de même dans toutes les localités où l'on passait, à commencer par Usoko. A Stanley Falls je fis hisser à un mât le drapeau belge. Le Major partit et nous lui fîmes nos adieux (463).

173. Je commençai à rassembler les hommes à envoyer au Major. Après que Stanley eut pris congé de moi, il avait remonté le haut Usoko; de là, il voulut tout de suite continuer son chemin.

Il laissa derrière lui un certain nombre d'hommes et quelques Européens. Ils le suivraient par après sous le commandement du Major. Après que le Major m'eut quitté, je réunis les cinq cents hommes et les plaçai sous le commandement d'Ali ben Mohammed el-Hinawi, qui devait les conduire à destination.

Dès notre arrivée, le Major et moi, nous avons voulu acheter de la poudre chez les Arabes de Stanley Falls, mais nous n'obtinmes rien. Il n'y avait rien à obtenir non plus chez les commerçants de Nyangwe et de Kasongo, car la poudre était devenue rare. Le peu de poudre que j'avais moi-même, je le donnai alors à Ali ben Mohammed. C'est ainsi qu'ils partirent; ils dépassèrent le Rumami et remontèrent l'Usoko. Les eaux étaient très hautes et ils furent contraints à ne pas trop s'éloigner de la rive. Ils dépassèrent beaucoup de villages indigènes. Pendant quatre jours, ils remontèrent la rivière en pirogues et, le cinquième, ils arrivèrent aux villages dans lesquels précédemment, nos hommes avaient été massacrés, ceux qui avaient voyagé avec Salum ben Mohammed. Là, ils commencèrent à se battre contre les indigènes, mais leur poudre étant épuisée, ils durent rebrousser chemin (464).

174. Je demeurai encore deux jours et le troisième je partis pour Kasongo, dans l'intention de revenir le plus vite possible (465). Précisément durant mon absence, des Européens arrivèrent pour réquisitionner le contingent d'hommes que je devais leur fournir. Mister Jameson se présenta devant Mohammed ben Saïd Bwana Nzige. Celui-ci répondit: « Hamed ben Mohammed est parti pour Kasongo et Nyangwe ». Alors il exigea des pirogues pour me rejoindre et il vint me trouver à Kasongo (466). « Nous sommes très en retard; je vous ai suivi pour vous recommander de vous dépêcher davantage ». Alors je lui racontai comment les choses s'étaient passées sur l'Usoko. Je rassemblai en hâte plus de gens qu'ils ne demandaient. Je réunis aussi des pirogues et nous descendîmes le fleuve Congo. Le jour même que nous avons fixé pour le départ, parut Mohammed ben Khalfan Rimaliza; il était venu pour me voir. A cause de lui, je restai encore un jour de plus au bord du fleuve et je lui dis: « Exécutez mes ordres; je suis au service de la Belgique et je suis leurs directives. Dans tous les territoires de mon ressort, je hisse-

rai leur drapeau. Vous autres, qui êtes mes hommes, vous devez suivre mes ordres ». Je lui donnai l'ordre de hisser le drapeau belge aussi à Mtowa. Il se déclara prêt à le faire (467). Ensuite je lui demandai des nouvelles des marchandises, d'une valeur de 37 à 38.000 dollars, que j'avais fait expédier lors de mon départ pour le Cap. Je les avais confiées à Makanjira, qui avait pris la route par Tabora (468). Il m'informa: « Des 30.000 dollars de marchandises, j'en ai pris moitié ». Je lui demandai: « Avez-vous de l'ivoire? ». Il répondit: « Beaucoup d'ivoire est déposé en Uvinza ». Je lui demandai encore: « Mes gens de Ruemba et d'Itawa ont-ils envoyé leur ivoire? » Il répondit qu'ils en avaient envoyé autant et autant. J'ajoutai foi à ses paroles et l'avertis encore d'observer docilement les instructions des Européens. Je lui dis: « Notre pouvoir dépend du Sultan, les contrées où je commande, ainsi que leurs habitants comme d'ailleurs moi-même, tombent sous son pouvoir. Il exécute les ordres des Européens; à plus forte raison, nous devons les exécuter ». Il me répondit qu'il acceptait ce que je lui avais recommandé. Là-dessus, je partis et nous allâmes notre chemin. Il était venu d'Ujiji pour me voir; notre entrevue ne dura qu'un jour (469). En compagnie de Mister Jameson, nous fîmes le voyage vers Stanley Falls. De là sans nous attarder, nous descendîmes le fleuve pour nous rendre au camp de l'Usoko. Là je remis le contingent d'hommes demandé et ils se préparèrent à partir (470). Ces jours-là, arriva un bateau belge ayant à bord quatre ou cinq Européens auxquels je devais montrer un endroit où construire leur station (471). L'un d'eux devait me servir de secrétaire (472). Quand il me fallait quelque chose en Europe, il écrivait ce que je voulais car je lui donnais mes instructions.

Le jour où le Major, Mister Jameson et les autres Européens se mirent en route, nous montâmes à bord du vapeur pour rentrer à Stanley Falls (473). Quelques jours après mon arrivée, arriva dans son bateau, le Hollandais Gr(eshoff); il était accompagné de l'homme que j'avais laissé au Stanley Pool. Il acheta de l'ivoire en échange de ses marchandises, et, quand ses marchandises furent épuisées, il acheta encore de l'ivoire, en payant en livres sterling. Je lui dis « Envoyez une lettre de traite à Taria ». Il répondit: « Je n'ai jamais entendu parler de Taria à Zanzibar ». « Informez-vous en Europe; là on le connaît

certainement. J'écrirai à Taria et quand votre lettre de traite arrivera, il m'en avisera certainement ». Après cela, Gr(eshoff) repartit (474).

175. Après un mois, Jameson revint et il me raconta que le Major avait été tué d'un coup de fusil (475). Le meurtrier était un certain Senga qui avait réussi à prendre la fuite. D'autres hommes s'étaient également enfuis et on avait constaté la disparition de quelques charges, environ dix. Il continua: « Tous les autres bagages, nous les avons rassemblés dans un campement à proximité du village et les autres porteurs s'y trouvent également. Je suis venu vous trouver pour vous prier de bien vouloir m'accompagner ». Il voulait dire non seulement moi, mais aussi les Belges, qui étaient avec moi. Je lui demandai: « Pourquoi Senga a-t-il tué le Major? ». Il répondit: « Parce qu'il lui avait défendu de faire du tapage en dansant. Les *wanyampara* lui avaient fait remarquer que cette danse avait été organisée pour fêter leur départ; alors devraient-ils être tristes comme à un enterrement? Le soir, les femmes de Senga étaient en train de danser, quand, entre deux et trois heures (8-9 h. du soir) le Major apparut tout à coup et menaça une des femmes de Senga d'une lance. Voyant cela, Senga a tiré sur le Major. Voilà le fond de l'affaire ».

Quatre jours plus tard, on nous amena Senga, ses femmes et ses enfants, tous liés. Je le remis aux autorités belges qui l'interrogèrent: « Pourquoi as-tu tué le Major? » Il répondit la même chose que ce que m'avait dit Jameson. Ils lui dirent: « Si quelqu'un t'a incité au meurtre, dis-le, sinon tu n'as aucune chance de t'en tirer, tu seras condamné à mort ». Mais il répondit: « Personne ne m'a conseillé; il n'y a pas d'autre motif que celui que je vous ai déjà indiqué ». Alors les autorités belges m'appelèrent, avec Jameson, et ils nous communiquèrent le verdict prononcé contre Senga; ils le livrèrent à Jameson qui ordonna de l'exécuter. Ses femmes et enfants furent remis en liberté car ils n'étaient pas complices dans le meurtre commis par Senga. C'est ainsi que Senga, un de nos hommes, fut fusillé (476).

Jameson me pria de l'accompagner, mais les Belges objectèrent: « Hamed ben Mohammed ne peut pas partir; il est ici

au service du gouvernement, et, nous autres, nous dépendons de lui; comment alors pourrait-il partir en voyage? Dans son contrat il est spécifié qu'il fournira des hommes mais non qu'il fera lui-même le voyage ». Alors Jameson s'engagea à me payer cinquante à soixante mille dollars; et, au cas où en Europe on ne voudrait pas les verser, il était décidé à les prendre sur sa fortune personnelle. Cependant les Belges lui répondirent: « Si vous voulez vous faire accompagner par Hamed ben Mohammed dans votre voyage, descendez à Banana pour télégraphier. S'il obtient l'autorisation de vous accompagner, vous pourrez vous mettre d'accord sur ses appointements ». Jameson décida d'entreprendre le voyage et je lui procurai des pirogues et des guides (477). Il n'atteignit jamais Banana, car il succomba à une attaque de malaria. Nos hommes revinrent, apportant des lettres des Européens, annonçant la mort de Jameson; il était décédé dans une station belge (478).

Peu après le retour de nos hommes, Stanley aussi revint, il trouva ses hommes et les miens avec leurs bagages. Il m'envoya un messager pour me dire de lui envoyer Salum ben Mohammed avec qui il voulait avoir une entrevue. Il lui dit: « Je veux rentrer; je ne connais pas la route que je prendrai. J'ai vu Emin Pacha, il me suivra. Sans tarder, nous ferons route ensemble vers la Côte; quant à la mort du Major, je dirai que Hamed ben Mohammed en porte la responsabilité ». Salum ben Mohammed lui répliqua: « C'est votre affaire, vous direz ce que vous voudrez. Mais voici les hommes que Hamed ben Mohammed devait vous fournir; il m'avait ordonné de vous amener ces hommes, je les ai conduits jusqu'à vous. Hamed ben Mohammed n'avait pas d'autre obligation, sinon celle de vous fournir ces hommes ». Stanley partit et Salum ben Mohammed revint me raconter tout ce qui s'était passé (479).

176. Nous restâmes à Stanley Falls. Chaque mois, il arrivait à notre camp deux à trois vapeurs avec des Européens; ils chargeaient de l'ivoire, parfois même ils ne pouvaient pas enlever tout le stock. Stanley Falls se peuplait de plus en plus d'Européens et, tout ce qu'on voulait acheter, on pouvait se le procurer sur place. Stanley Falls devint un grand port où l'on pouvait désormais trouver tout ce que l'on désirait. Des sociétés belges et

françaises (480) s'y établirent également et partout surgirent des factoreries. Mon Dieu, ce fut magnifique! (481). Chaque vapeur qui arrivait, repartait avec un plein chargement d'ivoire. Un jour le gouverneur belge vint en visite; il voulut imposer une taxe sur l'ivoire. De chaque *frasilab* d'ivoire, cinq livres iraient à l'Etat; les trente autres livres resteraient au vendeur de l'ivoire. Je proposai une taxe de compromis: « Je suis d'accord de payer cinq livres de taxe sur mon ivoire personnel, mais pour les autres Arabes, je vous demande de ne pas exiger plus que trois livres ». Cette proposition fut acceptée. Je convoquai une réunion de tous les Arabes à Stanley Falls et de tous ceux qui faisaient le commerce de l'ivoire. Ils me dirent: « Vous arrangerez cette affaire à votre manière; nous serons d'accord ». Je fis donc savoir au gouverneur que nous avions accepté son ordonnance, comme j'étais convenu avec lui. Là-dessus, il continua sa tournée (482). On apportait l'ivoire en quantités étonnantes. J'entretenais d'excellentes relations avec tous les Belges et avec toutes les sociétés commerciales et tous me traitaient avec de grands égards. Ils écoutaient et suivaient mes instructions et de mon côté, je m'efforçais de satisfaire leurs désirs et nous nous entendions parfaitement.

Un jour arriva aussi un Français, il me demanda des hommes et des pirogues pour aller à Zanzibar. Je lui procurai des hommes qui le conduisirent à Kasongo, de là au Tanganyika, à Tabora et jusqu'à Zanzibar (483). On vivait à Stanley Falls exactement comme à la Côte. Personne ne faisait encore venir quoi que ce soit de Zanzibar ou de Tabora ou d'Ujiji; désormais, on trouvait tout sur place. A cette époque, me parvinrent aussi des lettres de mon fils, Sef ben Hamed ben Mohammed et de Saïd ben Habib, dans lesquelles ils m'écrivaient: « Nous avons décidé d'aller à la Côte ». Je répondis: « D'accord, allez-y » (484).

Peu après arriva d'Europe la nouvelle que Seyyid Bargash était décédé et que Seyyid Khalifa lui avait succédé. Tout de suite, j'envoyai des messagers avec une lettre rejoindre Sef ben Hamed; je leur ordonnai: « Suivez-le même jusqu'à Tabora et remettez à Sef ben Hamed cette lettre pour Seyyid Khalifa ». Les courriers partirent et le rejoignirent au Tanganyika (485).

J'étais très pris par mon commerce à Stanley Falls; je n'avais pas le temps de faire autre chose, tellement j'étais occupé à peser l'ivoire. Certains le vendaient contre des marchandises; d'autres préféraient des livres sterling, on les payait en livres sterling; d'autres encore voulaient des roupies. Un jour, je reçus une lettre d'Europe, du Roi des Belges; il me communiquait ceci: « Il y a de très graves accusations contre vous de la part de Stanley; il vous accuse d'avoir tué le Major et d'avoir rompu votre contrat. Vous aurez à payer des dommages pour la mort du Major et votre argent chez Taria Topan est bloqué. Un grand procès vous attend. En confirmation vous recevrez des lettres de Zanzibar; alors vous verrez que ce que j'écris, est vrai » (486).

177. Ayant reçu ces nouvelles, je décidai de partir tout de suite, car je me rendais compte que je ne pouvais plus rester; il valait mieux aller de suite à Zanzibar (487). Mes congénères de Stanley Falls me dirent bien: « Pourquoi aller à la Côte? Restez ici ». Mais je répondis: « Vous n'êtes pas très intelligents. Qui pourra m'empêcher de partir si je veux partir? Vraiment, vous manquez de perspicacité ». Je quittai Stanley Falls et j'arrivai à Nyangwe (488). Là, je leur dis: « J'ai décidé d'aller à la Côte ». Mais je ne leur expliquai pas le fin fond de l'histoire, car les gens de la Côte ne comprennent pas toujours bien ce qu'on leur dit. A mon arrivée à Kasongo, j'y trouvai tout un paquet de lettres qui me prévenaient de toutes sortes de dangers. Les gens de la Côte me pressèrent de ne pas descendre jusqu'à la Côte, à aucun prix: « Mieux vaut perdre ses biens que de perdre sa vie ». Je considérai tout cela comme n'ayant pas de sens et je convoquai tous mes congénères de Kasongo pour leur dire: « Je descends à la Côte; j'ai reçu plusieurs lettres et des instructions pour m'y rendre ». Cependant tous insistaient et me déconseillaient d'y aller; ils disaient: « N'allez pas à la Côte; si on saisit vos biens, tant pis; ici à l'intérieur du pays, vous avez encore suffisamment de biens ». Je leur répondis: « Avons-nous, ici au Manyema, assez de forces pour pouvoir résister aux Européens? Quelles provisions ou munitions avez-vous donc? Et les gens du Manyema, sont-ce des guerriers sur lesquels nous pouvons compter? Nous n'avons pas la plus petite armée. Nous avons pu les vaincre parce que les villages étaient hostiles les

uns aux autres. Tant que les Arabes étaient puissants et les Européens divisés, alors moi aussi, j'étais de votre avis. Mais actuellement les Européens disposent d'une force irrésistible et inépuisable. Cessez donc d'adopter cette attitude provocante ». Même Mohammed ben Saïd Bwana Nzige me donnait le même conseil. « N'y allez pas ». Mais je lui répondis: « Alors toi aussi, tu parles de la sorte. Tu ne vois donc pas clair. Je t'ai toujours tenu pour un homme intelligent et toi aussi, tu parles comme les autres ».

Le bruit se répandit tout à coup que Mohammed ben Khalfan voulait attaquer le capitaine J., un Européen (489). Je dis à Mohammed ben Saïd: « Prend vite les devants et dis à Mohammed ben Khalfan Rumaliza que jamais il ne fasse cette sottise dans aucun endroit des contrées qui sont sous mon autorité ». Mohammed ben Saïd se rendit à Ujiji, tandis que je terminais mes affaires. Mes affaires expédiées, je me mis en route pour la Côte (490).

J'ai oublié de mentionner qu'au moment de mon départ de Stanley Falls, je pris congé de tous les Européens qui s'y trouvaient; il n'y avait personne qui ne regrettât mon départ. J'avais invité tous les directeurs des firmes commerciales et Monsieur T., le plus important des fonctionnaires de l'Etat (491). Je leur déclarai: « Moi, je pars maintenant, mais Rashid ben Mohammed ben Saïd (492) sera mon remplaçant comme gouverneur ici à Stanley Falls. Mes affaires commerciales seront gérées par Hamed ben Sinan (493) et Ali ben Mohammed ben Ali ». Voilà ce que j'avais oublié en parlant de Stanley Falls.

178. Ayant quitté Kasongo, à mi-chemin je rencontrai Msabbah ben Njem, le gouverneur de Tanganyika. Il me raconta que Mohammed ben Khalfan Rumaliza avait déclaré la guerre à l'Européen, le capitaine J(oubert). Je lui répondis: « J'avais envoyé des messagers pour le lui interdire; Mohammed ben Saïd y est allé personnellement pour l'empêcher de faire cette sottise ». Msabbah répondit: « Il n'écoute personne; jamais je n'ai rencontré un homme aussi insoumis que celui-là ». Voilà la réponse que me fit Msabbah ben Njem. Je me dirigeai ensuite vers Mtowa (494). Rumaliza vint m'y trouver pour me présenter ses hommes (495). Je le réprimandai très sévèrement et il me

dit: « Vous avez raison. Mais mes hommes n'étaient pas en mesure de combattre parce que le bateau sur lequel ils avaient chargé la poudre, fut pris dans une tempête; la poudre fut mouillée et ainsi ils furent forcés de retourner » (496).

Je hissai le drapeau belge à Mtowa, car à mon départ de Stanley Falls, on m'avait dit d'arborer le drapeau belge dans tous les lieux sous mon autorité (497). Ensuite je poursuivis mon voyage vers Ujiji, où je mis en dépôt tout l'ivoire apporté (498). Je continuai mon voyage jusqu'à Usaguzi (499) où je rencontrai Masud ben Bukhet (500), qui m'apportait de nombreuses lettres; presque toutes contenaient la même chose: le conseil de ne pas aller à la Côte. Il y avait aussi des lettres des Arabes de Tabora. Tous ces avis, je les considérais comme ridicules. Il y avait aussi une lettre du juge Cracknall (501), qui m'écrivait: « Si dans les six mois qui suivent la réception de cette lettre, vous n'êtes pas arrivé à Zanzibar, tous vos biens en dépôt chez Taria Topan seront transférés à la Société Mackenzie » (502). Je continuai mon voyage vers l'Urambo. Mpanda Sharo était décédé et c'était le fils de Mirambo qui régnait maintenant; il me reçut avec beaucoup d'égards comme le faisait autrefois son père (503). Je rendis visite à un missionnaire anglais (504), qui me régala d'un grand dîner. Il avait comme voisin un certain Mister B., un Allemand (505). Le missionnaire me demanda: « Irez-vous voir cet Allemand au sujet de votre procès? » Je lui dis: « Non, car j'ai appris de Masud ben Bukhet qu'il est très pointilleux ». Alors il me répondit: « C'est exact, mais vous pourriez tout de même lui rendre visite ». A mon arrivée chez lui, je fus très bien accueilli et il me traita avec beaucoup de respect. Nous parlâmes de beaucoup de choses et il m'offrit du café et du thé. L'ayant quitté, j'établis mon camp de nuit près des sources qui se trouvaient là tout près. Pour me faire plaisir, il m'envoya toutes sortes de présents, ainsi que sept têtes de bétail. Il me fit dire encore: « Je ne viens pas de la Côte; j'étais à Mpwapwa et, c'est là que je reçus un ordre du gouvernement d'aller dans l'Urambo ». Je passai la nuit là et, le matin, nous fîmes nos adieux et je continuai mon chemin vers Tabora.

179. A mon arrivée à Tabora, Emin Pacha était déjà parti (506), mais il avait laissé une lettre pour moi, dans laquelle il